UN VOYAGE de Noces.

Le brabia Jean et sa jeune femme Ludga se sont assis aux deux côtés de la fenêtre d'un compartiment de première, entièrement à la joie d'avoir pu prendre les deux coins convoités du voyageur.

Mais, maintenant que le train s'est ébranlé, après la rossignolade automatique du signal,—sans qu'il se produisit d'arrivages,—leur joie devient presque divagante d'avoir tout à eux seuls ce petit domicile éventrant l'espace.

Après la bousculade des malles à boucler, des larmes de crocodile à essuyer entre les bras étouffeurs des amis, les angoisses causées par la trahison des contrôleres, et toutes les autres tribulations d'avant les départs,—ils peuvent songer, enfin!

Les étoiles vacillaient au fond du ciel pur et froid,—telles de pieuses lumières dans le cristal des lampes;—et rien qu'à la manière dont la lueur tombant des étoiles sur "ses" tresses, les trempait comme de larmes, il vit qu'elle tenait sa vie dans la petite main qui, ce soir-là, pour la première fois, s'appuyait à son bras.

Elle n'était guère changée de puis. Seulement ses tresses,—alors compagnes assidues de ses épaules de vierge—montaient maintenant comme des flammes d'or jaillies de la nuque et se réfugiaient sous la capote—que l'on adopta dans le but précis d'avoir l'air "dame mariée."

Le paysage du Nord, tout de plaines, prairies infinies pareilles à des ciels verts, où, comme des nuages, vaguaient les troupeaux sous le ciel là haut gris et doux, brouté par les errantes nuées,—se noyait d'ombre et de silence, brutalement haché par les cahots du train.

—

Deux nuits et deux jours passés en chemin de fer, lorsqu'ils arrivèrent à Paris, connu de tous deux; aussi n'y dormirent-ils que l'unique et inquiète nuit d'hôtel, aux couloirs bruyants comme des rues,—et l'impatience de voir le Midi les rasseyait dans le wagon. Le Midi! On allait donc le surprendre dans son antre, le Midi! Et les Méridionaux! On s'attendait d'abord à un paysage "chromo," plein d'afféterie nigaude et de gracieux de romance sans aucun caractère.

Et les gens! ah! mes amis, cette gesticulade qu'on allait voir! Et ce robinet du "parler pour ne rien dire!"

Ils passaient maintenant dans le Bourbonnais et s'émerveillaient de voir le vin,—cette chose qui s'achète si cher dans leur pays,—grimper sans façon sur les coteaux qui, tout piqués d'échalas, ressemblent à des brosses vertes destinées à la chevelure d'un dieu.

En approchant de l'Auvergne, la vigne se dénoue, et, libre, semble danser les antiques danses des Bacchantes, ou bien rampe, ivre de sa propre sève, et se couche, pour d'olympiens sommeils. Le sol se cabosse en des d'animaux pacifiques où l'herbe pousse sans se gêner. A l'horizon paraissent les voiles mauves des plus hautes montagnes.

Ils purent descendre à Clermont-Ferrand pour dîner et remontèrent dans le train qui devait les laisser le lendemain matin à Marseille. Le compartiment était bourré de voyageurs. Aux stations, quelques-uns descendirent, et il ne resta qu'une famille et un ménage se rendant tous à Montpellier (cela se prononçait Mompelyer), ville fortunée qui les vit naître. La famille se composait d'une vieille femme maigre et brune comme une puce, de sa fille et de son gendre qui dormait déjà, la bouche ouverte, l'air idiot d'un poisson mort.

Jean et Ludga ne tarderent pas à apprendre tout cela sans qu'il y eût le moindre besoin de diplomatie pour obtenir ce résultat. Ils furent en outre informés que la fille s'appelait Isabelle, que le "mouvemagne" du "traigne" l'incommodait et lui donnait le mal de mer, ainsi qu'à la vieille dame. On n'ignora pas longtemps qu'elle venait déjà de "ragndre" et que cela allait être bien autre chose tout à l'heure, surtout sur cette horrible ligne qui était la seule ligne au monde aussi mauvaise.

Le brabia et sa femme, épouvantés, voulurent essayer d'un autre compartiment. Mais tous étaient bondés. Ils retournerent donc—navrés—à leurs places.

Le train suivait des versants de montagnes et se balançait comme un ours; entrant à chaque instant sous de longs tunnels dont il fendait l'air froid avec un grondement de tonnerre répercuté par la voute. La mère et la fille avaient pris possession des deux fenêtres, où elles allaient toussoter toutes les deux minutes, puis donnaient des bulletins de leur santé à tout le compartiment.

—Ah! bé. Ça va mieux, je me suis débarrassé l'estomac.

Cela commençait, le Midi; cela commençait si bien que Jean et Ludga n'étaient pas loin d'en avoir assez. Le ménage de Montpellier avait un peu plus de tenue. L'homme s'étant déchaussé pour mettre des pantoufles, et coiffé d'une calotte de Turc, s'allongea sur toute une banquette et ne déronfla pas jusqu'à Nimes.

Jean et Ludga, investis des plus mauvaises places, s'ennuyaient à pleurer. Inutile de songer à dormir. Le gendre de la vieille dame tirait à tout moment une énorme valise du filet au dessus de leurs têtes en disant:—"Mille pardons!" et faisait aux deux femmes des distributions de tranches de citron, d'éther sur du sucre, de petits verres de chartreuse, pour les remettre, Enfin, à Nimes, changement de ligne; le brabia et sa femme, restés seuls, purent dormir un peu.

—

Vers cinq heures du matin, Jean réveilla Ludga qui regarda la fenêtre et jeta un cri.

Les plaines tragiques de la Crau, murées par les roes se dressant comme des démons, et opprimant, sous la pesée de leur méditation hostile, le sol où,—parmi les pierres claires ainsi que des ossements,—pleure l'olivier rare au vert plaintif et lunatique, au geste fou de peur. Tout là haut, très loin,—trop haut, trop loin,—un ciel d'acier, pavoisé des victorieuses pourpres du soleil levant....

Le train lancé à toute vitesse s'engouffrait dans les tunnels et les carrières en vomissant du bruit, semblait dévorer les pierres, en les mâchant avec fracas.

Quand reparaissait le paysage, c'étaient de nouvelles écroulées de roches livides qui, dans ce croisement vertigineux avec le train, avaient l'air de tomber—comme une troupe de mauvais aigles—sur la campagne consternée, aux landes sans espoir de blé. Plus même d'oliviers. Seul, le figuier tenace à la dure feuille vernie de laisances métalliques, étire ses bras.

Ludga, les yeux harcelés par cette course à l'abime, s'est reblottie au coin, ses petits pieds grimpés comme deux souris sur le canapé, où, en face d'elle, est assis son mari. Elle dit:

—Mais où vont-ils chercher leurs romances, leurs facéties et leur gaieté proverbiale?

—Toutes les gaietés sont proverbiales, ma très belle, et il n'y a en effet pas de quoi rire ni chanter des romances avec leur Midi; c'est tout bêtement très beau et d'un grand caractère. Mais seuls, les artistes du Nord peuvent voir cela, parce que seuls ils "regardent." Le Méridional (médiocre bien entendu) ne regarde pas. Il n'a pas besoin de regarder, il "devine." Il a trop de génie, c'est ce qui l'empêche d'avoir du talent.

—Ah! il ne me vient pas la moindre envie de chanter sur l'air de M. Thomas:

Connais-tu le pays où fleurit l'orangier?

—Il est certes mieux que cela, le pays des orangers; triste et maudit comme le Péché, beau comme le Désespoir, sous un ciel glorieux comme le Pardon.

On s'approchait de Marseille et la campagne s'apprivoisait un peu. L'eucalyptus bordait les routes, et les plantations d'oliviers, taillés pour la culture du fruit, faisaient songer à une vie primitive et résignée. Le soleil au zénith laissait, dans le firmament diaphane et léger, se diffuser la lumière comme au travers d'un globe de lampe en bleu cristal dépoli.

—

Leur séjour à Marseille fut un nouvel étonnement. La ville élégante traversée, avec bonhomie, par les grandes voies, populeuses et remuantes, des marchés pleins de fleurs, de fruits et de pastèques, en tas, par terre, et de belles filles solides portant d'énormes et lourds paniers sur leurs têtes — à l'antique — entre les cafés de la Canebière, splendides et frais comme les Alhambras, où viennent s'asseoir des gens courtois, discrets et sobres de gestes.

—On nous a changé notre Midi en nourrice, dit Ludga, en riant, à son mari, comme ils remontaient dans le train pour aller à Monte Carlo.

—

A la terrasse de l'hôtel de Paris, le brabia et sa femme déjeunent. Arrivés de la veille à Monte Carlo, ils comptent y passer un ou deux jours avant de partir pour l'Italie. Ludga porte ce matin une robe toute droite en moire d'un gris ténu qui fait vibrer les ors de son teint de camélia. Comme des ailes de mouettes sur les vagues d'un océan apaisé, ses cils palpitent sur ses larges yeux gris que fait luire le soleil exotique, un peu brutal pour son sang du Nord, et peut être une pointe d'impatience curieuse vers le blanc palais vu d'ici—le Casino.

—

La salle de jeu. Les trois tables de la roulette sont trois paquets de foule noire et silencieuse, d'où sort le bruit sourrant de l'or remué, ajoutant encore à l'impression qui s'impose: d'une nuée de mouches attroupées sur quelque savoureuse proie.

Jean et Ludga se promènent dans la salle et constatent que cela n'est pas très intéressant. Tout ce qui s'est dit sur l'expressive physionomie du joueur est une mauvaise plaisanterie. Quand, par une éclaircie, ils peuvent apercevoir les faces, ils voient comme une réunion de sectaires fidèles, exclusivement dévoués au culte de l'Indifférence. C'est comme le temple de l'atonie et de la mort des nerfs qui, vivants, ne résisteraient pas, casseraient comme des cordes d'instruments malmenés.

Le brabia et sa femme se sont rapprochés; le jeu commence à les amuser un peu. La roulette tourne avec le cliquetis d'une falote ronde macabre, où de petites rotules s'entre-choqueraient. Ludga dit:

—Il faudrait ne jouer que sur la couleur qui a passé une fois; le hasard étant pittoresque, on n'aurait contre soi que la chose la plus improbable: la symétrie parfaite, c'est-à-dire l'intermittence.—Veux tu que j'essaie?...

Elle mit cent francs sur la "rouge", qui gagna.

—Elle ne put se défendre d'une tristesse en ramassant les deux billets. Si elle avait mis mille francs! Sa victoire de petite calculatrice eût été plus grande. Et puis, c'était comme perdre neuf cents francs que de manquer les gagner. Le tour suivant est à la "noire"; elle n'a pas ponté, mais pour le prochain, elle sort délibérément mille francs qu'elle met sur la "noire". C'est la "rouge", et les mille francs sont perdus.

Ça, c'est vexant un peu, mais elle poursuit son système et met mille francs sur la "rouge."

Onze, "noire, impair" et "manque,"—annonce le croupier.

Ludga se sent cinglée comme d'un petit coup de fouet sur les paupières et demande le portefeuille à son mari, avec une brusquerie garçonnière qu'il ne lui connaissait pas. Elle le lui arrache presque des mains, irritée de sa lenteur, et met sur la "noire" deux billets de mille francs dont on se déchire entre ses mains qui commencent à être frémissantes.

—Vingt-deux, "rouge, pair" et "passe."

—C'est trop fort! murmure Ludga, l'intermittence absolue; la chose absurde....

Les piles d'or, renversées et balayées par le râteau, rendent un bruit semblable à celui que feraient des instruments de chirurgie remués avant l'opération.

Ludga, le sang aux joues, envoie mille francs sur le vingt-deux. Le vingt deux sort, et c'est trente cinq mille francs qu'elle gagne. Heureuse comme une petite fille d'avoir réussi avec un coup audacieux, elle saisit presque brutalement le bras de son mari et l'entraine vers la sortie.

Mais Jean est triste. Il n'a jamais vu Ludga si passionnée. Serait-il possible qu'elle fût cupide—cet ange?

Devant eux, la mer ouvre ses vastes yeux bleus, ses vastes yeux bleus, tendres et implacables comme des yeux d'enfant. Toute cette végétation roide et hostile se hérisse contre l'homme. Les palmiers sont du métal découpé, et les aloès vert de gris semblent des caïmans venant ouvrir, au bord de l'eau, leurs longues mâchoires bâillant d'ennui.

Ludga voit les lauriers blancs disparaissant sous les fleurs comme sous une neigée d'étoiles, et les mimosas aux odorantes perles jaunes. Dans le silence du parc où ils vont—silencieux aussi—seule la mélancolique roucoulade arrive de la volière aux pigeons et les agace tous deux. Obsédés à la fin, ils décident d'aller s'asseoir au café de Paris. Là, seulement, ils observent des têtes sinistres d'hommes horripilés de vivre; des faces tronées d'yeux sans regards, aux paupières violettes de fièvre, pareilles à des meurtrissures, que le soleil gêne de sa grande lumière honnête. Des gentlemen très corrects, méditant, devant leur tasse de café, comme des Socrates condamnés à boire la ciguë.

Ludga s'ennuie. Elle n'ose pas s'avouer qu'elle meurt d'envie de retourner au jeu. Elle finit par s'en ouvrir à son mari qui consent aussitôt, par une perversité mystérieuse, car il y a souffert vraiment.

—Vous serez prudente, ma chère, dit Jean, sans trop savoir ce qu'il dit, comme ils montent l'escalier luisant. Mais Ludga est froissée tout de suite. N'a t-elle pas gagné, ne peut-on pas avoir confiance en elle? L'idée lui vient de se couvrir de gloire par un coup hardi. Elle met le maximum sur la "rouge", autant sur le "pair" et autant sur le "passe".

—Onze, "noire", "impair" et "manque". C'est dix-huit mille francs perdus d'un seul coup. La gorge littéralement sèche, elle refait le même jeu. Perdu encore.

—Vous jouez comme une sotte, dit Jean avec une voix devenue étrange, laissez-moi faire; et, lui arrachant des mains le portefeuille, il fait le jeu.

Ludga, blessée au cœur horriblement malheureuse, demande au ciel qu'il perde tout. Mais il ne perd pas, il joué même sur des numéros qui sortent, et réalise, en une demi-heure, près de cent mille francs de bénéfice.

Ludga lui remarque dans la tempe une artère qui saute comme une grenouille et trouve cela infiniment ridicule. Cet homme si beau, si noble, qu'elle a idolâtré d'une si absolue ferveur, se passionne donc pour l'argent comme un maquignon. Il n'a même plus un regard pour elle! Tant mieux, car elle l'a en horreur. Il reperd maintenant, se trouve à jeu. A ce moment, la folie est tombée, et il entraine sa femme hors de la salle.

Sans même se concerter, ils rentrent à l'hôtel donner des ordres pour le départ. Mais ils ne continueront pas leur voyage, ils en sont las. Ils retourneront là bas au blanc et froid pays de Pologne, avec quelque chose d'irrémédiable entre eux, pour avoir cueilli l'âpre fruit à l'Arbre de la Science et regardé au fond de leurs âmes qui, ainsi que ces beaux flots de la Méditerranée, en haut reflètent le vaste ciel de Dieu, mais roulent des monstres et des cadavres de monstres—dans les profondeurs.

VINGT ANS APRES!

—

SOUVENIR INTIME.

—

J'étais à Genève l'été dernier. Je n'avais aucune raison pour aller là plutôt qu'ailleurs. Une affiche dans une gare, représentant le lac Léman avec le château de Chillon, m'avait rappelé un voyage déjà ancien et j'avais pris mon billet pour Genève.

J'aime la nature, les beaux paysages et je savais qu'à mon arrivée à la gare de Cornavin, le mont Blanc ne me laisserait pas insensible. Quant aux distractions, je n'en attendais aucune; j'ai atteint cette heure mélancolique et terne de la vie où l'on n'attend plus rien. Longtemps j'ai cru que le mot "vieillir" était bon pour les autres, et personne n'a été plus étonné que moi, lorsque j'ai vu bien plutôt que senti, que j'allais en faire l'expérience.

Peu de monde à l'hôtel où j'étais descendue. Quelques Anglais, plusieurs Français en voyage de noces qui croquaient le miel de leur lune conjugale en attendant qu'il devint aigre. Il faisait beau et j'allai un dimanche m'asseoir dans le jardin public. La musique jouait, et une foule de promeneurs passaient devant moi.

Avez vous remarqué l'air général d'une foule qui se promène? Toutes les physionomies sont riantes; la terre a l'air de n'être peuplée que d'heureux; il semble que tout le monde a bien diné et que rien ne manque aux gens qui passent.

J'avais près de moi un petit groupe d'hommes à tenue correcte. C'étaient des Français. Ils étaient arrivés la veille et allaient à Interlaken. Je les écoutais machinalement, comme il arrive souvent quand on se trouve seul à côté de personnes qui causent, lorsque subitement, mon attention fut éveillée et arrêtée par la voix de l'un d'eux, une voix claire, dont le son fut tout à coup un souvenir.

Oui, par delà les années je l'avais entendue; elle me ramenait brusquement vers le passé à vingt ans en arrière! Etait ce elle? ou une autre toute semblable?.... J'entendais mon cœur battre, et cette voix disait des choses, dont l'insignifiance contrastait avec mon intense émotion. Je me penchai pour voir celui qui parlait: je vis des cheveux blancs qui me déconcertèrent; mais il tourna un peu la tête et son profil m'apparut. C'était lui! Je revoyais celui que j'avais aimé, que j'avais dû épouser et dont j'avais été séparée par des circonstances inutiles à rapporter.

Je me levai inconsciemment, les mains tendues pour jouir de cet instant doux et triste d'un revoir qu'on n'espère plus; mais je retombai sur ma chaise. Il n'était pas seul et la crainte de témoins inconnu m'arrêta. Je me décidai à attendre sa rentrée à l'hôtel. Oh! cette reconnaissance! Quelle joie! "Reconnaissance!" me répétais-je, et mon cœur se serra violemment. Hélas! n'était-ce pas d'une nouvelle connaissance qu'il s'agissait! Il avait connu jadis une femme et il allait en retrouver une autre, une autre qu'il ne se figurait pas, qu'il n'avait jamais vue! Mon esprit, mon cœur, mon caractère n'avaient point changé, tout le dedans de moi-même était intact, mais hélas! mon âme et son enveloppe n'étaient plus du même âge!.....

A ce moment mes voisins se levèrent pour prendre congé de l'un d'eux. Lui se retourna; ses yeux m'effleurèrent sans s'arrêter sur moi et il se rassit. Autrefois il m'eût vue. Une angoisse m'étreignit. J'avais cru que tout était fini entre nous depuis vingt ans, mais non; la vraie séparation se faisait à cette seconde! Oui, mieux valait rester à ses yeux telle qu'il m'avait laissée. Il m'avait aimée ainsi; c'est ainsi qu'il avait pensé, qu'il pensait peut être encore à moi. Pourquoi mettre à ma place dans sa pensée une femme qui eût effacé l'image qu'il avait gardée de moi? Ses cheveux blancs, son profil un peu alourdi m'avaient légèrement émue, mais lui! Les femmes supportent mieux que les hommes cette sorte de désenchantement.

Je me levai doucement. Je dis adieu du fond de mon cœur endolori à celui que je ne retrouverais plus jamais. Au bout de quelques pas, je me retournai: il continuait de causer, il devait même conter une histoire drôle, car ses compagnons riaient. Et je repris la route de l'hôtel sans plus retourner la tête.

PERRIN DANDIN.

On raconte que Perrin Dandin, voulant juger, songe à poursuivre M. Jacques Lebaudy, l'empereur du Sahara, en vertu de l'article 85 du Code pénal, ainsi conçu: "Quiconque aura, "par des actes non approuvés "par le gouvernement, exposé "des Français à éprouver des "représailles, sera puni du ban"nissement." C'est une excellente idée, dit un journal de Paris. Comme on ne peut pas, tous les soirs, aller voir jouer Guitry dans l'"Adversaire," il n'y a pas assez d'occasions de se divertir pour refuser l'excellente comédie que l'on veut nous donner. Il faut juger M. Lebaudy et le condamner au bannissement. C'est nécessaire à la sûreté de l'Etat. Qu'on ne vienne pas nous opposer que M. Jacques Lebaudy ne réside plus en France et qu'il ne répondrait pas aux convocations de l'huissier! On néglige ce détail. Le crime de l'empereur du Sahara comporterait, dit un journal plus ou moins juridiquement renseigné, l'"extradition". Rien n'est donc plus facile que de faire rentrer en France le criminel. On le fera rentrer pour le "bannir"! Des personnes suspectes d'avoir du sens commun diront sans doute que ce n'est pas la peine d'"extrader" quelqu'un pour le "bannir", et qu'on pourrait économiser ce billet d'aller et retour. Ces personnes sont de dangereux anarchistes qui ne comprennent rien aux lois. Extrader pour bannir, mais c'est le fin du fin; la beauté secrète de l'esprit juridique!

D'autres gens diront aussi que M. Jacques Lebaudy ne veut plus avoir rien de commun avec la France, et que ce n'est plus la peine de s'occuper de lui, puisqu'il veut régner en Afrique et se faire naturaliser Anglais. Ces gens sont encore des perturbateurs de l'ordre public. M. Jacques Lebaudy a secoué sur nous la poussière de ses sandales: on ne le nie pas! Mais c'est un crime de plus, car il venait précisément de faire un tour de promenade dans les sables du Sahara où ses sandales avaient pris beaucoup de poussière. Nous en sommes aveuglés, et s'il n'y a pas, dans l'arsenal de nos lois, un instrument de vengeance légitime, il faut brûler tout de suite le Code pénal! D'ailleurs, il est bien simple d'enfermer M. Jacques Lebaudy dans un dilemme, selon la méthode Charles Dupuy. Ou bien M. Jacques Lebaudy est Saharien! alors la France doit, sans plus tarder, lui déclarer la guerre. Ou bien M. Jacques Lebaudy est encore Français: dans ce cas, le gouvernement peut le considérer comme un congréganiste sécularisé, le poursuivre en vertu de la loi de 1901 et démontrer—c'est facile!—que son entreprise cache une diversion tentée par les moines. Ce dernier procédé, certainement, est le meilleur: il arrêtera le sourire sur les lèvres des plus sceptiques: car idées les plus bouffonnes deviennent sérieuses, et les rieurs les plus intrépides restent interdits, si l'on fait apparaître le Croquemitaine de la congrégation. M. Jacques Lebaudy a rêvé d'une nouvelle Thébaïde: c'est, en quelque sorte, un "Père du Désert" défroqué: à quoi pensent nos consuls!

Le croiseur Atlanta à Colon.

Presse Associée—

Colon, Colombie, 7 novembre—Le croiseur américain Atlanta est arrivé ici ce matin.

—:o:—

Un Ordre de Chevalerie AUX ETATS-UNIS.

Les Américains n'ont décidément rien à envier à la "vieille" Europe. Ils possèdent depuis quelques jours un ordre de chevalerie qui s'intitule: "The military Order of the French Alliance in the United States of America and France". — L'Ordre militaire de l'Alliance française aux Etats-Unis d'Amérique et en France.

Cet ordre, qui complète celui de Cincinnatus, réservé uniquement aux descendants des combattants de l'Indépendance, vient d'être fondé par M. Senter Frietie de Conrad (New Hampshire). Il comporte des statuts et tiendra des chapitres dans les principales villes de l'Union.

En feront partie: les descendants en première ligne des officiers des armées des Etats Unis et de France, qui étaient en activité de 1778 à 1783.

Les officiers de l'armée des Etats Unis et de la France qui, sans descendre directement des officiers de la guerre de l'Indépendance sont membres de la Légion d'honneur, en ce qui concerne la France, et qui possèdent la "medal of valor" en ce qui concerne les Etats Unis.

Enfin une médaille sera attribuée à celui des étudiants universitaires des Etats Unis qui écrira le meilleur "Essai sur la valeur et sur les effets de l'alliance française de 1778."

Voilà, n'est il pas vrai, un moyen fort ingénieux d'encourager et de développer l'amitié déjà séculaire qui unit l'Amérique et la France. Ne nous en plaignons pas.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

—

L'agent diplomatique de la République de Pamana à Washington.

Presse Associée

Panama, 7 novembre—M. Philippe Buena-Varilla est nommé agent diplomatique de la République de Panama à Washington. Il est un des agents financiers de la compagnie du canal de Panama. Son premier acte a été d'annoncer à la junte que les Etats Unis avaient reconnu le gouvernement "de facto" de la République de Panama.

Cette nouvelle a causé une grande joie à Panama et a été télégraphiée à tous les points du pays.

Des préparatifs sont faits pour célébrer cet événement avec grand enthousiasme. M. Philippe Buena-Varilla est actuellement à New York.

—:o:—

Joie à Colon.

Presse Associée

Colon, République de Panama, 7 novembre — La nouvelle de la reconnaissance du gouvernement de la République de Panama par les Etats-Unis a plongé la population de Colon dans une joie délirante.

—:o:—

Adhésions à la République de Panama.

Presse Associée—

Colon, République de Panama, 7 novembre—Les conseils municipaux de Penonome, d'Emperador, de San Carlos et d'Arraijan ont annoncé leur adhésion à la nouvelle République de Panama.

Le général Pompylo Gutierrez, qui était arrivé à Colon jeudi pour remplacer le gouverneur Obaldia, est parti pour Cartagena le même jour sur le vapeur Orinoco qui a amené les troupes colombiennes de Colon.

Les nominations suivantes ont été faites aujourd'hui:

Gouverneur et chef militaire, Porfirio Melenez, secrétaire du gouvernement, Cristobal Uriola; alcade, Benigio Audoin, trésorier, Antonio Ocano; commandant de la police, Manuel Paredes.

—:o:—

La station navale de Guantanamo.

Presse Associée

La Havane, Cuba, 7 novembre—Le gouvernement de Cuba a présenté aujourd'hui à M. Squiers, ministre des Etats-Unis, une proposition qui, si elle est acceptée, aura pour résultat la remise immédiate de la station navale de Guantanamo aux Etas-Unis.

—:o:—

CONFERENCE —A LA— MAISON BLANCHE.

Presse Associée.

Washington, 7 novembre—Une conférence a eu lieu à la Maison Blanche entre le président Roosevelt et les sénateurs Allison de l'Iowa, Aldrich du Rhode Island, Culiom de l'Illinois, Platt du Connecticut, Hale du Maine et Spooner du Wisconsin, pour passer en revue les travaux de la prochaine session extraordinaire du congrès et discuter des questions relatives à la législation dont s'occupera le congrès à la session régulière.

La conférence a duré plus d'une heure. En partant les sénateurs ont dit que la forme exacte de législation pour la mise en vigueur de la réciprocité avec Cuba n'était pas encore fixée.

En présence de la promptitude avec laquelle le gouvernement de Washington a reconnu la nouvelle République de Panama aucune législation à cet égard n'est absolument nécessaire, dit-on. Cependant, il serait peut-être désirable de donner au président l'autorisation d'entamer avec la nouvelle république des négociations relativement au canal.

L'approbation de la reconnaissance de la République de Panama par le Président des Etats Unis pourrait prendre la forme d'une loi pourvoyant à la représentation diplomatique dans le nouvel Etat.

La législation financière a été discutée, mais aucune décision tendant à entreprendre une modification de la législation financiere générale à la prochaine session n'a été prise.

—:o:—

Le leader des démocrates à la Chambre.

Presse Associée—

Washington, 7 novembre—Au caucus des démocrates de la Chambre tenu aujourd'hui John S. Williams, du Mississipi, a été unanimement choisi pour candidat aux fonctions de président de l'assemblée.

George B. McClellan, récemment élu maire de New York, a été l'objet d'une ovation de la part de ses collègues quand il est arrivé au caucus.

—:o:—

Le schooner Rosebud.

Presse Associée—

Marinette, Wis., 7 novembre—On reste sans nouvelles du schooner Rosebud, de Menominee, Wis. qui est parti d'ici depuis trois semaines pour Cheboygan, Mich. On croit qu'il a dû descendre le lac Michigan avec George, Edward et Belle Cota, les enfants du propriétaire du bateau.

—:o:—

Passagers distingués.

Presse Associée—

New York, 7 novembre — La duchesse de Roxburgh et sa fille Lady Isabel Tunes Ker, sont arrivées aujourd'hui sur le steamer Campania pour assister au mariage du duc de Roxburgh avec Mlle May Goelet, le 10 novembre.

Clifford Sifton, agent pour la Grande Bretagne dans l'arbitrage de l'Alaska, et Mgr O'Connell, recteur de l'Université Catholique à Washington, étaient aussi à bord.

—o—

Accident de chemin de fer.

Presse Associée—

Frankfort, Indiana, 7 novembre — Un train de voyageurs de la ligne de Clover Leaf allant à l'ouest a déraillé ce matin à dix heures à l'est de Frankfort. Les rails se sont écartés et trois cars ont culbuté. Dix-huit personnes ont été blessées.

—o—

Entente.

Presse Associée.—

Berlin, Allemagne, 7 novembre—Les négociations entre la Russie et le Japon sont avancées au point que la Presse Associée est informée officiellement qu'on peut s'attendre prochainement à l'annonce d'une entente.

1000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le District des Lacs Muskoka situé dans les "Highlands de l'Ontario" est un des plus charmants lieux de résidence d'été au monde. Son altitude élevée garantit l'air le plus pur, des journées agréables et des nuits fraiches et on n'y voit ni mouches, ni moustiques. L'immunité complète contre le "Hay Fever" est assurée. Hôtels modernes "up to date" avec service premier ordre. On peut passer quelques semaines agréables et avantageuses dans cette région à un prix raisonnable. Un joli pamphlet illustré donnant une description de l'endroit et toutes les informations voulues peut être obtenu gratuitement en s'adressant à R. McC. Smith, 124 Ave Woodward, Détroit, Mich